

Et l'autre navet qui continue de trinquer avec la famille. Un coup pour la morte! Un coup pour le père! Pour la mère, les tantes et tout le saint-frusquin de la famille... à n'en plus finir. Et plus l'alcool coule dans nos gorges et moins la décence nous habite. Déjà on titube sur nos jambes fatiguées et nos paroles ne sont plus que des borborygmes au lieu d'être des condoléances. Bientôt on commencera à sourire et puis à rigoler bêtement en se poussant du coude devant les blagues salaces qu'on s'échangera sous l'éclat brillant des boules de Noël du sapin en plastique. Une honte.

Et un autre toast! un nouveau. Mais cette fois-ci je refuse et réclame un verre de leur Orange Bubble de chez l'épicier du coin. Une grande bouteille en plastique mou à étiquette rouge avec marqué dessus, en jaune avec des

petites bulles dessinées en noir, «Pétillant». Mais c'est une erreur. Ce truc est pire encore que leur rouge limé (une monstrueuse vinasse qu'ils coupent à la limonade). C'est du cent pour cent pur produit chimique mélangé à du pet de pauvre qui aurait mangé une orange blette... pouah!

Le père qui m'apostrophe :

– L'a pas bonne mine le journaliste. T'as faim, gamin?

– Ouais! c'est ça... un petit creux. On n'a rien mangé depuis ce matin.

– Heula... môman, t'as pas une graine pour le journaliste?

– Non, non, madame, ne vous dérangez pas. On va y aller de toute façon. Hein, Casa, qu'on va y aller?

– Si tu le dis, Grand. On va y aller.

– Allez, vous en prendrez bien un dernier pour la route?

– Non, non, vraiment il faut qu'on y aille... il est tard, on doit trouver un restaurant et un hôtel.

– Beuh, vous ne trouverez rien d'ouvert par ici. Faudrait que vous vous en retourniez à Arras. Mais là-bas non plus y a pas grand-chose. Vous devriez faire le souper avec nous.

Et voilà la trappe du piège qui me claque au nez. Misère de misère ! Comment voulez-vous dire non dans un cas comme celui-là ? Avec le cercueil de la fille sur la table de la salle à manger et toute la famille en deuil qui nous regarde. Impossible de se défilier. Impossible de leur dire que j'en ai marre de leur baraque surchauffée, marre de leur drame qui ressemble à tous les drames qu'on couvre semaine après semaine avec Casa, marre de leurs tronches insensées, marre de leur mauvaise bouffe et de leur alcool à deux balles qui brûle l'estomac et ronge le cerveau, marre de passer de misère en misère en faisant gaffe de ne jamais m'y prendre les pieds, marre de ces fêtes de Noël qui griment les intérieurs d'éclats de joie factices.

Mais que pouvais-je dire à ce père qui me regardait avec espoir ? À toute cette famille qui crevait de peur de se retrouver devant le cercueil de leur fille sans aucune autre aide que leur chagrin et l'incapacité qu'ils avaient à l'exprimer en mots ? Que pouvais-je faire ?

– C'est vraiment gentil... je ne sais comment vous remercier.

– Faites pas tant de manières. Si on s'aidait pas quand on est dans le souci, c'est là que la vie serait dure.

Nous étions arrivés dans le bled le matin même Casa et moi. On l'appelait Casa parce qu'il était né à Nice... un jeu de mots un peu facile, je reconnais. Mais c'était comme ça. Et pourtant son truc à lui c'était plutôt le blanc. Tous les jours à onze heures on devait lui trouver un rade pour qu'il se tape son gorgeon. Sans cela il n'était plus capable de cadrer correctement la moindre photo. Même les contretypes il les ratait. C'est pour dire à quel point il tremblait sous l'effet du manque!

Mais malgré ça, Casa était le seul photographe avec lequel j'aimais partir en reportage... d'abord parce qu'il était sérieux, ensuite parce qu'il était sympa et rassurant et puis enfin parce qu'il avait l'alcool gai. Et ça, ça compte la gaieté... parce que avec notre métier à la noix on en a foutrement besoin. C'est du sport pour trouver quotidiennement des ressources afin de continuer à rire dans le marais du drame dans lequel nous passons notre vie. Alors d'avoir un drôle avec soi, ça n'a pas de prix.

En plus il avait une voiture, ce qui est toujours mieux qu'une location... une R18... «l'American II»... bleue. Avec deux liserés argent tout le long de la carrosserie à hauteur des poignées de portes... très chic. Je le cham-

brais toujours sur sa bagnole. C'était comme un rite entre nous. Lorsqu'il passait me prendre avant de partir sur un reportage je me moquais.

– Tu sais que t'es beau dans ta Cadillac, Casa... non franchement. Elle te transfigure cette caisse. Toi qui as plutôt le physique de Robert Castel, quand t'es dedans on dirait le King. Sans blague, si tu veux draguer n'en sors jamais, c'est ta seule chance.

Même s'il était du Sud, de Nice plus précisément, il n'avait pas le genre exubérant Casa. Ses mains ne bougeaient pas quand il parlait et il ne vous appelait jamais mon ami en ouvrant grand les bras quand il vous croisait dans la rue. Même le pastis il n'en raffolait pas. Ses parents étaient des paysans bretons qui étaient descendus sur la Côte pour y vendre leurs bras à ramasser les melons et les pêches... en somme il était du Sud plus par pauvreté que par adoption.

Petit avec une bouille ronde, une mèche de cheveux bruns qui lui tombait sur le front vers la gauche, et une moustache poivre et sel au-dessus d'une bouche qui rebiquait sur le haut à force de sourire.

Il parlait en roulant les «r»... un peu comme ces voix radiophoniques que l'on entendait dans

les années trente... un parler qui a disparu... comme a disparu l'accent parisien au profit d'un accent de banlieue commun à toutes les jeunesses périphériques.

Dès qu'il était ému il attrapait la ceinture de son pantalon à deux mains et la secouait en disant : « Oh, le con ! Oh, le con ! »

La photographie n'était pas forcément une passion chez lui... Les choses s'étaient enquillées toutes seules. Entré à seize ans comme garçon d'étage à Air liquide, il avait été pris en main par le responsable du service photo. De fil en aiguille, il était passé au labo puis à la photo... et enfin à la presse. Il avait la technique mais pas l'âme de la photo... on ne lui en demandait pas plus d'ailleurs... comme à moi.

Dans notre duo mon boulot c'était d'écrire le papier, de rapporter la substantifique moelle des affaires crapoteuses que nous couvrions.

C'était justement pour découvrir cette moelle que nous nous étions retrouvés dans le coron de Billy-Montigny, un bled minier de la périphérie d'Arras. Une histoire d'une écœurante banalité : Christelle, la victime, une jeune femme de dix-huit ans, avait été criblée de chevrotines par son petit copain qui pensait, à tort, qu'elle le trom-

paît avec un petit vieux chez qui elle faisait le ménage deux fois par semaine pour gagner trois sous.

C'est Casa qu'avait trouvé l'affaire dans *La Voix du Nord*. Au départ, je l'avais envoyé paître.

– Elle est nulle ton affaire. Il n'y a pas trois lignes à faire dessus... et puis merde c'est Noël. On pourrait peut-être se trouver un truc à la montagne.

– Peut-être. Mais moi je me taperais bien une soupe à l'oseille, une carbonade, un petit fromage de Bergues et une boulette rouge d'Avesnes. Ça te dirait pas de te taper la cloche à la Gueuse?

– C'est quoi une carbonade?

– Tu ne connais pas la carbonade?

– Ben non.

– Alors il n'y a plus à tortiller, Grand. Je vais prévenir Rochembault qu'on part sur le coup.

Rochembault c'était le rédacteur en chef du journal. Un petit chauve à la peau mate, de cinquante, cinquante-cinq ans peut-être. Un ventre proéminent et les manches de chemise perpétuellement relevées sur des avant-bras poilus avec une gourmette en or au poignet droit. En plus de s'occuper de nos papiers et de

leurs titres, il nous pistait à distance pour savoir si on ne se la coulait pas trop douce sur nos reportages. On devait lui téléphoner matin, midi et soir pour lui raconter par le détail les résultats de nos investigations.

Il y avait bien quinze ans qu'il n'était plus retourné en reportage mais il connaissait encore tous les trucs pour les avoir pratiqués pendant de longues années. Impossible de l'enfumer en racontant que l'affaire se goupillait mal alors qu'on avait tout en main pour pouvoir carotter une ou deux journées de repos aux frais du journal. Dans notre dos il appelait les localiers, les flics, le palais de justice... une fois même, sur un meurtre du côté de L'Isle-sur-la-Sorgue, il avait appelé l'hôtel, parce que c'était l'été et qu'il y avait une piscine, pour s'assurer qu'on décarrerait bien le matin pour ne revenir que le soir.

Malgré ça je ne peux pas dire que Rochembault ait été un fumier. Non! C'était un bon rédacteur en chef et un bon meneur d'hommes. On le craignait mais on le respectait car il était capable par ses relations de nous sortir des informations que nous n'arrivions pas à récupérer.

On partait souvent en fonction de nos envies gastronomiques du moment. C'était une petite

gâterie qu'on s'offrait pour se doper le moral. Pas des restos de luxe, non! Des petits trucs qu'on trouvait dans le Michelin ou qu'on se repassait entre confrères. Souvent d'ailleurs on se souvenait des affaires par les bouffes.

Si j'avais su ce jour-là ce qu'elles allaient nous coûter les boulettes d'Avesnes de Casa, je me serais cassé une jambe. Et puis j'y serais allé en rampant.

Nous étions d'abord passés à Arras. On avait rendez-vous avec le rédacteur du journal local pour récupérer quelques infos, les adresses et les premières photos. Son bureau se trouvait dans une petite rue pavée derrière la grande place aux arcades. Un vrai capharnaüm aux murs gris avec, sur une vaste table inclinée, des grands classeurs de toile cartonnée bordeaux qui conservaient les archives du journal sur plusieurs années. Au sol des cartons de courriers, des boîtes de pellicules photo vides montées les unes sur les autres comme au «chamboule-tout», des papiers en pagaille. Des affiches de voyage aux murs... et au fond de tout ça, notre gars.

C'était un grand lymphatique au ventre adipeux. Boudiné été comme hiver dans un pull bleu marine sale sous une saharienne sans

manche. Il avait des cheveux poivre et sel très courts plantés en arrière de son front et des petites lunettes rondes en acier posées en bout de nez.

Martingal il s'appelait. Je le connaissais un peu car j'avais déjà travaillé avec lui sur deux autres coups. Gentil mais mollasson.

Dès qu'on essayait de le bousculer il se caressait le haut du front avec le plat de la main, comme s'il tentait d'aplatir une mèche de cheveux qu'il aurait eue dans le temps, en marmonnant des phrases incompréhensibles pleines de «heu» et de «hmmm». Mis à part cette lenteur, il aurait pu être bon s'il n'avait eu le vice des bourrins. Toute sa paye y passait avec régularité... et pas que sa paye d'ailleurs... sa femme aussi après qu'il eut été pour une énième fois ratiboisé sur un tuyau soi-disant en or. Mais il n'y avait rien à faire. Malgré les casquettes à répétition, les huissiers, l'interdiction bancaire, les déboires sentimentaux, l'expulsion de son appartement, il continuait à parier sa chemise sur les plus tocards des bourrins.

– Mon problème c'est que je suis coincé ici... si j'étais à Paris ce serait différent. Je pourrais entrer en contact avec les entraîneurs... et alors là ça cracherait.

À chaque fois il nous demandait si on ne connaissait pas un canard parisien qui embauchait. On ne répondait jamais non. On se contentait de dire qu'on allait voir, se renseigner mais que c'était dur parce que les places étaient rares et chères. De toute façon je ne le voyais pas gagnant dans le métier, le père Martingal. Placé à la rigueur mais tout juste... et encore. Enfin ! Après avoir récupéré deux photos de la victime et des photocopies des trois articles qu'il avait écrits dessus, on l'a emmené déjeuner avec nous.

Casa a pris sa carbonade, moi la soupe à l'oseille, lui un steak frites.

– Je ne sais pas ce que vous allez tirer de cette affaire. Il n'y a rien dedans. Il s'est cru cocu et il l'a tuée. C'est tout.

– Vu sous cet angle il n'y a effectivement rien à raconter. Mais un meurtre c'est le croisement de plusieurs histoires. Suffit d'en remonter le cours et de les raconter.

– De toute façon moi je m'en fous. C'est votre affaire désormais.

– Et pourquoi s'est-il cru cocu le meurtrier ?

– Ah ça, je n'en sais rien... peut-être qu'elle en avait un autre après tout. Ou alors il y en a un qui la regardait d'un peu près. Vous savez ce que

c'est dans ces petits patelins... Avec le chômage et l'alcool, la moindre histoire prend des allures de tragédie.

– On connaît ça. Quand on s'ennuie on s'invente des drames pour avoir la sensation d'exister.

– Et les parents de la victime, c'est quel genre?

– Elle est femme au foyer, il bosse à mi-temps pour la ville. Il cure les fosses septiques.

– Des frères et sœurs?

– Deux sœurs plus âgées qui bossent dans la région.

C'était court comme renseignements et bien à l'image de Martingal.

Vers quatre heures on est arrivés à Billy-Montigny. Trois ou quatre mille habitants massés dans des maisons en enfilade le long d'une nationale saturée de camions et de bagnoles. Les façades en briques rouges noircies de suie et d'échappement de diesel avec en pointillé, tout le long de ce ruban triste, les éclaboussures rouges, orange ou jaunes des vitrines discount. Des meubles, des téléés, de la bouffe... Et par-dessus, clignotant mollement entre les premiers étages des façades, les guirlandes lumineuses en forme de sapin vert et rouge, de traîneau tout doré et de joyeuses fêtes.

Ils n’habitaient pas le long de la route, les parents de la morte, mais bien à l’écart dans un reste de coron au pied du terril local. Question relief c’est comme une colline un terril. Mais sombre avec une gale de mousse verte qui recouvre les noirceurs de-ci de-là, et des fume-rolles blanches qui montent dans le ciel gris comme une buée du passé. À son pied, comme un axe planté perpendiculairement, le coron.

Un espoir de cité perdu au milieu de nulle part, un simple chemin bordé de maisons identiques les unes aux autres... Des clôtures de haies mitées pour séparer les jardinets parsemés de jouets abandonnés, une maigre allée de terre jaune vers la porte d’entrée. À gauche, la petite cabane à chiottes avec le broc sous le robinet en guise de chasse. Et juste devant la porte d’entrée la rigole pavée de l’égout qui court tout le long jusqu’à la mare, là-bas, tout au bout.

– Au moins on sait ce que mangent les voisins, m’avait dit un jour une femme dans un autre coron en regardant passer les grains beiges et roses d’un reste de couscous dans la rigole.

À l’intérieur, une cuisine en couloir, une pièce à vivre et deux chambres. Et puis, collée sur les murs, accrochée au plafond, plantée sur le parquet, présente dans l’air gluant, la chaleur

épaisse du poêle qui ronfle dans le coin, ivre de charbon. C'est leur seul luxe cette chaleur et ils en abusent.

Ils n'ont pas été surpris de nous voir. Ils étaient lecteurs de notre canard et ont pris comme un hommage notre arrivée. Au coin de la grande pièce, face à la télévision collée au sapin, dans un fauteuil, le seul de la maison, il y a le père aux cheveux noirs et à la moustache tombante. Il porte un gilet vert et des pantoufles. La mère en blouse rose, debout, les deux filles en manteaux de cuir avec des cols en fourrure synthétique sur le canapé, et des tantes, des amis, des vieilles sur des chaises en Formica bleu. Et dans cette foule silencieuse, posé sur la table comme un trophée, le cercueil de Christelle.

Jamais encore nous n'avions vu cela avec Casa. Les morts, dans notre métier, on en parle sans jamais les voir... ou alors seulement en photo dans les dossiers d'instruction. Et encore.

On a bu le coup avec eux pour les faire parler de leur fille, de sa vie, de sa mort, des circonstances. Un verre, et deux, et trois... et Casa qui en redemandait toujours un encore. Et puis l'invitation à dîner.

Forcément nous avons dû faire de la place, qu'on puisse poser les assiettes. Alors Casa, le

père et moi, on a attrapé le cercueil et on l'a glissé sous la table car il n'y avait pas d'autre endroit disponible dans ce salon riquiqui. La mère a mis le couvert et on s'est assis. Les pieds posés sur le cercueil. Avec Casa on se regardait sans rien dire. Mais on se comprenait. Ah ça, quand on allait la raconter aux copains celle-là, pour sûr qu'on allait se payer un franc succès.